

Refoulement, castration et forclusion

La proposition de nous réunir pour étudier ensemble, comme cela a été annoncé, ne fait pas que réactualiser un lien de travail et d'amitié qui existe depuis de nombreuses années. Elle reconnaît également que les questions présentées lors de notre dernière rencontre, en février dernier, méritaient d'être reprises dans le cadre d'un travail commun.

Ce lien s'est noué lorsque Pierre Dupuis-Pardoel, ayant pris connaissance de l'annonce de cette rencontre sous son intitulé initial, « Refoulement et forclusion », m'a écrit un message pour me demander si j'accepterais d'y inclure un troisième terme, la castration, puisque je comptais déjà avec elle à travers le refoulement. Je suis entièrement d'accord avec cette observation. Et je ne peux que le remercier de l'occasion de reprendre ce qui avait été annoncé auparavant, refoulement et forclusion, en y incluant le troisième terme, par la castration.

Il s'agit donc de compter trois, par la castration. Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie que, si le troisième est la castration, alors le troisième est l'autre nom de l'impossibilité du rapport sexuel. C'est précisément pourquoi le réel est présent en nous comme vie, en tant qu'êtres qui portent une impossibilité et sont portés par elle. Et c'est cette condition qui nous conduit à devoir articuler le réel de la clinique au moyen d'une structure ternaire. Qu'est-ce que le réel de la clinique du psychanalyste ?

Le réel de la clinique est cette perte que l'on éprouve lorsqu'on parle de la clinique en tant que psychanalyste et que l'on théorise à son sujet. Il y a là une perte, c'est-à-dire quelque chose d'impossible à dire intégralement de l'événement vécu dans la relation avec le psychanalysant. D'une part, cet impossible se manifeste dans la manière de théoriser l'expérience, avec un savoir qui inclut la vérité comme mi-dire.

Il ne s'agit donc pas d'une théorie de la clinique, mais d'une clinique qui produit de la théorie. La clinique sur laquelle je m'arrêterai est celle de la névrose obsessionnelle. C'est une clinique qui a pour référence les deux cas que Freud a désignés comme étant des cas de névrose obsessionnelle : l'Homme aux rats et l'Homme aux loups.

D'emblée, nous rencontrons des conditions subjectives entièrement différentes dans leur structure, diagnostiquées et transmises comme relevant de la névrose obsessionnelle.

C'est Freud lui-même qui a écrit, dans l'introduction du cas de l'Homme aux loups, qu'il s'agissait d'« une névrose obsessionnelle qui avait pris fin spontanément, mais avait laissé derrière elle un défaut après la guérison ». Dans le cas de l'Homme aux rats, il termine son texte en précisant, dans une note de bas de page de 1923, que « la santé mentale du patient lui avait été rendue par l'analyse dont j'ai rendu compte dans ces pages. Comme tant d'autres jeunes hommes valeureux et prometteurs, il est mort pendant la Première Guerre mondiale ».

Pourquoi cette différence entre l'expérience de l'Homme aux rats et celle de l'Homme aux loups nous intéresse-t-elle ? Parce qu'il existe entre les deux une différence dans la manière de traiter l'impossibilité du rapport sexuel, d'y répondre par la castration. Et cette différence dans la manière dont chacun de ces sujets a affaire à la castration nous enseigne que ces modalités, tout en étant divergentes, s'interpénètrent également. Comment cela ?

N'est-il pas curieux que Freud, lorsqu'il parle de l'Homme aux rats, signale chez lui la présence de délires et que, lorsqu'il parle de l'Homme aux loups, il évoque l'hallucination du doigt coupé ? Délire et hallucination sont présents dès la clinique freudienne de la névrose obsessionnelle, avec des signifiants que l'on retrouve également dans la psychose. Cela ne signifie pas que le sujet obsessionnel soit psychotique, mais que ces signifiants nomment des conditions extrêmes dans lesquelles le signifiant et l'objet a peuvent se présenter.

Si, dans le cas de l'Homme aux rats, l'analyse de Freud privilégie le fantasme, dans celui de l'Homme aux loups, c'est, selon lui, le rêve. Lorsque je parle de conditions extrêmes, cela renvoie à la prise en compte des excès de jouissance qui se manifestent. Par exemple, le fait, pour l'Homme aux rats, de refaire le circuit du paiement. Dans le cas de l'Homme aux loups, il s'agit de ses différents actes de cruauté envers les animaux et sa nourrice.

Comment pouvons-nous situer les manifestations de délire et d'hallucination dans la névrose obsessionnelle ? En les situant, comme je vais le proposer, à travers les

concepts de coupure, de montage et d'erreur. Cela signifie qu'un sujet comme l'Homme aux rats, qui croit que ses proches subiront un châtement dans l'autre monde, ne peut se maintenir ainsi que parce qu'il y a eu une coupure là où ce monde et l'autre seraient liés.

Dans son délire, il substitue à sa culpabilité un châtement que ses pensées renouvellent. Le sujet est pris dans un montage qui le lie et l'a empêché de passer à un autre sens. La différence avec le sujet psychotique est que ce dernier resterait prisonnier de l'autre monde.

Dans le cas de l'Homme aux rats, à mesure que son analyse avance, il peut couper les liens qui le maintiennent prisonnier de la culpabilité et du châtement délirants, et monter une autre position. Qu'est-ce qui coupe ? C'est le signifiant qui vient par le réel. Qu'est-ce qui monte cette nouvelle position ? C'est le déplacement qui se produit comme effet de la coupure signifiante, projetant le sujet dans un Autre lieu.

Dans le cas de l'Homme aux rats, Freud introduit le réel par l'interprétation. Cet autre lieu dans lequel le sujet est projeté a à voir avec son ouverture à l'Autre par le transfert. À partir d'un certain moment, l'Homme aux rats parvenait déjà à interpréter certaines de ses manifestations, empêchant ainsi certaines croyances de progresser.

La difficulté que nous pouvons rencontrer pour articuler cela au moyen des concepts de coupure, de montage et d'erreur tient au fait que c'est à la topologie que nous nous référerons. Pourquoi la topologie ? Parce que c'est à travers elle que nous pouvons persister à écrire, c'est-à-dire à monter et à compter avec la coupure dans les montages. Que signifie la coupure dans le montage ? Cela signifie qu'il existe des montages qui se défont de la manière dont ils étaient montés.

Cette sorte d'inconsistance fondatrice, je considère qu'elle est du même ordre que la présence de l'impossibilité du rapport sexuel en chacun de nous. Chacun de nous est susceptible de connaître des ébranlements d'ampleur variable au cours de nos vies. Cela ne signifie pas que le sujet change nécessairement de structure, mais que celle-ci se met à organiser autrement sa position dans le monde.

Cela ne signifierait-il pas perdre de vue les limites de la flexibilité ? Je ne le pense pas, à condition de reconnaître qu'il s'agit de passer d'une nomination qui excluait — la névrose obsessionnelle comme synonyme d'une seule chose — à une autre, qui inclut désormais les signifiants d'une autre structure pour articuler les manifestations de la première. Autrement dit, il s'agit de lire la clinique des névroses à travers les psychoses, en comprenant que, si le délire et l'hallucination ne coïncident pas, c'est parce que, dans un cas, les phénomènes sont transitoires et que, dans l'autre, ils gardent leur consistance dans le temps.

Comment comprendre ce caractère transitoire, tel que Freud l'évoque à propos de l'épisode hallucinatoire de l'Homme aux loups ? Je considère que nous pouvons, sur ce point, établir une différence entre la forclusion du Nom-du-Père et la forclusion de la castration. En effet, lorsque nous parlons de forclusion du Nom-du-Père, nous parlons d'une impossibilité de symbolisation de la castration, c'est-à-dire d'une impossibilité de produire des significations phalliques différenciantes. Lorsque nous parlons de non-symbolisation de la castration, cela signifie que le sujet, selon Lacan, se trouve dans une position où le complexe de castration ne le protège pas, c'est-à-dire qu'il est saisi par l'angoisse et le ravissement.

Dans cette acception, la forclusion de la castration ne produit pas chez le sujet une obturation définitive, mais un escamotage, pour reprendre le terme utilisé par Lacan. Et c'est par cette activité d'escamotage, qui consiste à mettre quelque chose à la place de la castration, que le sujet se soustrait à celle-ci. La différence avec la perversion apparaît en ce que, dans cette dernière, il s'agit d'un montage visant à obtenir une jouissance de la transgression par la fixité d'une scène. Il n'y a pas nécessairement identité entre un objet fait pour briller et fixer une scène et un autre fait, non pour briller, mais pour couper la scène du monde en y introduisant la castration, comme dans le cas de l'Homme aux loups.

Pourquoi a-t-il halluciné une coupure à son doigt ? Parce que, chez lui, la fonction de la coupure n'a pas opéré dans le symbolique. Mais, en même temps, face à cette défaillance, les effets de la non-symbolisation du réel sont transitoires ; le souvenir demeure comme un souvenir énigmatique dans l'histoire du sujet.

Je pense avoir mis en évidence que chacun de nous est susceptible d'éprouver des effets de coupure qui modifient les conditions de son montage dans une structure. Je pense également avoir montré que la possibilité de nous remonter à partir d'une coupure dans le montage où nous soutenions une position n'est pas toujours assurée d'être effective. Selon les conditions qu'une structure offre à un sujet, celui-ci pourra, ou non, se refaire dans un montage qui coïncide avec ses premières liaisons.

Dans la mesure où les concepts de coupure, de montage et d'erreur produisent des effets de montages ternaires pour un sujet, cela implique de reconnaître qu'il ne s'agit pas de s'arrêter à la cause de la coupure, mais aux conditions de montage que cette coupure a produites chez le sujet. À partir de là, il s'agit de l'amener à se confronter aux limites qui sont désormais les siennes pour soutenir une position. Il s'agit donc d'une clinique fondée sur la réinvention d'une position, dans le but de se soutenir dans le monde d'une manière qui lui soit propre.

Nous ne sommes pas loin de trouver une proximité avec la clinique du traumatisme, puisque le sujet qui traverse cette expérience se trouve, lui aussi, dans la nécessité de réinventer une position après un événement qui le coupe de son montage.

Le fait qu'il y ait proximité ne signifie pas qu'il y ait égalité, d'autant que l'absence de réponse du sujet au traumatisme n'est pas synonyme de ce qui structure une limitation dans la forclusion du Nom-du-Père. Pour autant, nous n'avons pas répondu à ce qui est en jeu dans cette différence de réponse, qui reste à articuler.

Mauro Mendes Dias